

André Brochu, Jacques Audet, Diane-Ischa Ross, Serge Mongrain

Hugues Corriveau

Numéro 137, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2010). Compte rendu de [André Brochu, Jacques Audet, Diane-Ischa Ross, Serge Mongrain]. *Lettres québécoises*, (137), 40–42.

André Brochu, *Cahiers d'Icare*, Montréal, Triptyque, 2009, 100 p., 16 \$.

Partage du temps

Icare, le poète obstiné, veut atteindre l'inaccessible bleu, follement épris de grandeur, et forcément illusionné, ébloui par les hauteurs d'un verbe constamment renouvelé, toujours plus loin que soi, métamorphosé à chaque poème.

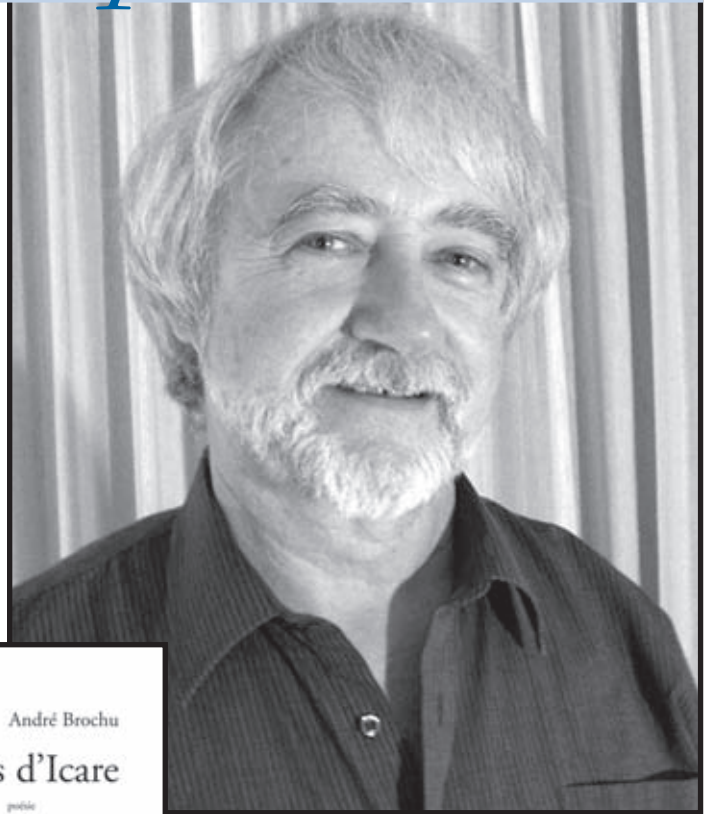
« Icare n'a qu'une plume / pour voler jusqu'au livre » (« Icare et l'air », p. 9) ! André Brochu aspire aux lumières des mots pour attiser sa passion de la poésie. Le « cahier » est, pour lui, « enrobé de peau épaisse [...] qui tiendra chauds les feuillets sur lesquels courent déjà les signes rédempteurs » (« Icare avec cahier », p. 8). Amoureuse, la plupart du temps, sa poésie; et ses *Cahiers d'Icare* ne font pas exception dans la première partie. Le corps exulte dans ses œuvres, et quand le texte vient le soutenir, la femme, ensorceleuse et chair, n'est pas loin de l'ultime séduction. C'est alors qu'il précise: « et je m'aurore incontinent / je m'ouvre aux signes ardents / aux mousses du matin / choses neuves parmi / d'autres signes » (« Au-dessus, I », p. 15). Certains textes ont même des accents à la Francis Ponge qui regardait les choses du monde en les reconstruisant de langage. Je pense, entre autres, chez Brochu, aux poèmes consacrés au sein, « Le sein sorcier » ou « Les seins voient »: « tendre nature / fleurs de l'été se muant en fruits / ni fleurs ni fruits, chauds suspens / nids de désir laits de rose // ma main mes lèvres vous découvrent / chambres soyeuses luisant de lampes douces / seins sirops / câlines matières » (p. 21).

L'AUTRE EN SON DÉSIR

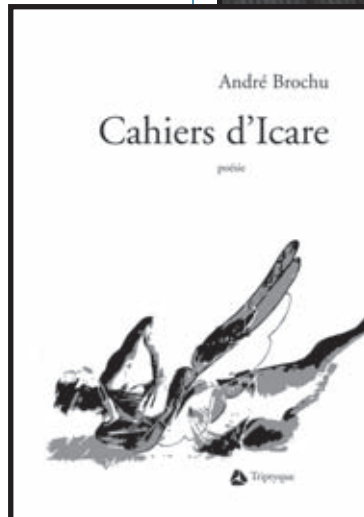
Certains de ces textes sont très touchants. Je pense à ce « Contre la mort » dédié à Céline: « combien de temps encore sommes-nous éternels », demande le poète, « l'un contre l'autre dans la grâce du monde // n'y pensons pas vivons / un et pareils à notre amour » (p. 24). Cette vocation amoureuse, André Brochu la tisse de diverses façons, portant les images qui inclinent l'âme vers une paix à jamais réclamée. De la même manière, les frémissements du cœur s'entendent quand il s'agit de regarder un enfant naître à son propre monde: « Un enfant court et toute la maison se fait cristal / sous les pas mirobolants / un enfant rit et les murs s'écartent / devant les connivences / il pleut du soleil dans la chambre / [...] un enfant rit et chante et le monde recule / ses lisières d'ombre et d'écueils / pour laisser place aux pas d'argent / qui refont le temps / depuis le coup des origines / jusqu'au présent transfiguré. » (« Quand un enfant », p. 34).

LA VIE COURANTE

Ce serait bien mal connaître André Brochu si on limitait son intérêt à un ou deux thèmes récurrents. Ainsi, l'ouverture vers l'extérieur, les scènes aviaires ou arboricoles, les déplacements du regard, du rêve à la réalité, viennent-ils compléter le tableau des possibles. « Les cent âmes du feu hissent la sarabande / autour de l'axe / qui génère la nuit / de pierre turbulente. » (« Axe du songe », p. 44) Admire-t-il un jeune chef d'orchestre qu'il nous le dira « fort émouvant fort sympathique » (« Au concert », p. 45); se décide-t-il à écrire que le voici « tailla[nt] quelques crayons /



ANDRÉ BROCHU



ils lui souffl[ent] au nez un parfum de roche et de forêt » (« Chers lexiques », p. 47); le printemps se pointe-t-il enfin qu'« en attendant / le miracle des feuilles / des paires d'ailes / ornent les branches / battements fous / et trilles doux » (« Printemps », p. 54). En fait, le fin mot de l'histoire pourrait bien tenir dans ce comment vivre, sinon survivre à l'émoi des peines, des traquenards de la mort, des aléas des mauvais jours. Brochu est en quête de raison.

NOIR VERSO

Le poète repense sa place en ce monde, et ce monde en lui car, écrit-il dans le « *Second cahier*. Voies de nuit »: « la vie sévit, indifférente » (« Aliments de la survie », p. 59). Conscient des difficultés d'être, le poète s'attarde à décrire un ou deux tsunamis, la mort d'un enfant, au loin, même pendant le réveillon de Noël, les morts au combat, ou cet autre enfant africain qui « ne boit que les mouches » (« Au pays du soleil », p. 64). Autant le « *Premier cahier*. Choses du jour » avait tenu à bout portant les instants, même fugaces, du bonheur potentiel, autant le deuxième cahier fait sa part aux lourdeurs du monde, aux disparitions fracassantes. Tout est menacé, tout est précaire: « N'ouvre plus le cahier / il te tuera! // une charge plate / entre les pages / te sautera à la face / l'arrachera au monde rond // crapauds crapauds / sur tes débris // la mort te jettera / ses vœux de sel // tu ne vivras plus / de mots choisis // les pages brûleront une à une / sur tes cuisses de pierre. » (« Danger d'écrire », p. 87) Tout comme Samuel Beckett dans *Cap au pire*, le poète affirme que « nous sommes promis au pire » (« Les devanciers », p. 95). Il faut avoir l'espoir bien arrimé et le cœur bien en place pour traverser ces « Voies de nuit »! Car il s'agit bien ici d'affronter sa propre mort, sans aucune concession, sans faiblesse, les yeux grands ouverts sur le néant, étant donné qu'il ne fait aucun doute qu'« un matin la page ne tournerait plus / coincée dans une impasse bleue / le ciel ne palperait plus de sa grande carrure d'air / on fermerait le livre et on le rangerait / sur l'étagère des temps vécus / paquet de feuilles bourdonnant de silence. » (« Le livre fermé », p. 96) En regard de ce Janus perpétuel qu'est la vie même, ces *Cahiers d'Icare* s'imposent d'emblée comme une réussite.

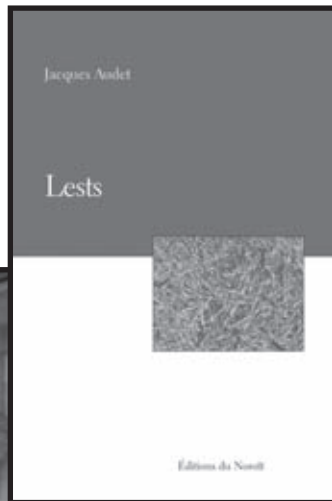
☆☆☆ 1/2

Jacques Audet, *Lests*, Montréal, Le Noroît, coll. « Initiale », 2009, 86 p., 16,95 \$.

Une inquiétude profonde

Lorsque s'infiltré en soi un doute quant au bonheur, jour après jour, interrogé, il faut affronter les images de l'angoisse comme toute possibilité de rédemption. *Lests*, remarquable premier recueil de l'auteur Jacques Audet, tient ce pari.

Aucune concession dans l'avancée sur la voie de l'incertitude, d'une enquête presque ontologique de soi face aux affres de son incarnation sur terre, aucun compromis face à l'adversité qui risque sans cesse de mettre à mal le bonheur, voilà bien ce à quoi nous sommes conviés



JACQUES AUDET

dans *Lests*. Jacques Audet suppose ses chances de survie alors qu'il tient tête, « fruits de plomb au bout d'une pique / astres tenus à bout de bras / solitude à son plus frêle » (« Ciel à naufrages », p. 13). Rien n'arrêtera l'acte de lucidité, alors qu'il « écoute [...] / les marteaux tempêter / au fond des tombes » (p. 15). La beauté des textes ne

se dément jamais, et ce qui est encore plus rare, il y a là un réel projet de livre, une ligne de conduite. Ici, on nous parle, on tient une pensée qui engendre les textes; nous ne sommes pas dans un cumul gratuit, bien au contraire. Les images de la pesanteur s'additionnent au fil des pages, lourde conséquence de la conscience, porteuse d'« ailes d'acier » (p. 19).

CONTRE LE MALHEUR

Devant « un dessin inachevé [qui] grouille sur le sol / des bruits placés bout à bout / forgent une longue idée douloureuse » (p. 21). Mais voilà que « le vide n'est pas infranchissable » (p. 29), et c'est ce qui compte afin de pouvoir continuer son pari de survivre malgré les aléas. En fait, c'est que nous regardons avec le poète à travers un « regard gigogne » (« Lâchers », p. 36), forant ainsi le cœur de la terre qui nous supporte, qui nous permet d'avancer sur des routes parfois impraticables, au mitan de ce « petit matin de signes » (p. 38), palimpseste à déchiffrer pour la

compréhension du secret temporel. Mais les idées noires vont, viennent, et reviennent incessamment : « la consolation effectuée de courtes visites / où elle demande des entrailles à lire » (p. 48) afin que les aruspices dévoilent, rituel sacré et ancestral, les divinations qui ouvrent sur les secrets. La quête du sens est sans appel.

TENIR LE BON ET LE MAUVAIS

L'ambiguïté de la posture ouvre aussi sur l'intransigeance même de vouloir s'accorder à la pulsation des contraires et tient compte, à chaque texte, de l'imparable destin qui devant guette l'être en état de survivance. « Les voix balayées roulent / dans un sens et dans l'autre » (« Une fenêtre qui te divise », p. 64), vont et viennent du plus petit espoir à la grande désespérance. Le poids des choses, des sentiments ou des émotions tend vers le bas les aspirations les plus concrètes : « désormais la fresque confond / le désert et la noce » (p. 77). Beau recueil, donc, qui touche et qui s'impose.

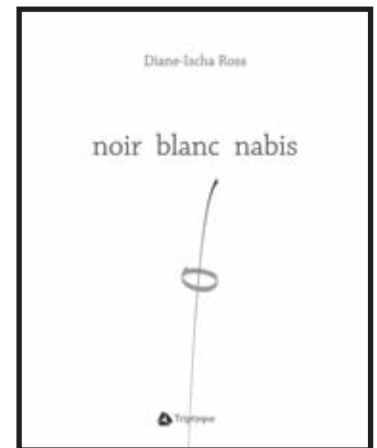
☆☆☆

Diane-Ischa Ross, *noir blanc nabis*, Montréal, Triptyque, 2009, 89 p., 15 \$.

« La vie avance »

Quelle qu'en soit la couleur, l'espace de l'écriture se teinte selon le rythme d'une métaphore des sentiments, selon l'ordre du cœur, de l'émoi. Le titre à lui seul ouvre ce programme de la palette du peintre, la référence aux nabis ne laissant là aucun doute.

À l'écoute de son entourage immédiat, Diane-Ischa Ross parle doucement des heures qui passent, des gens qui vont dans sa vie tout comme des sensations les plus intactes de son appréhension du réel : « les vieilles gens l'horloge / et les odeurs / [...] la boulangerie la trop grosse église / la rivière la nuit » (p. 16). C'est d'abord la première impression qui nous vient pour aussitôt dévier, car il y a le sombre et l'angoissant qui sourdent là sous les mots. L'apparence est bien trompeuse parfois : « la dalle ronde épaisse gravée de sibyllines / l'aiguille oblique / on y jetait de haut les enfants nés marabouts » (p. 17). Ah! L'enfance! Souvent présente, souvenir inaltérable des résurgences, accompagnant « la violente rafale des souvenirs parlants » (p. 22). Déchirement du sens qui vient du présent comme du passé, sortes de tableaux vivants que des peintres auraient saturés de sens.



S'EN LAISSER CONTER

Le texte, souvent très beau et léché, se déploie au fil des perceptions, comme laissé libre d'aller d'une image à l'autre sans en refuser ni la douleur ni le bonheur : « Voici les enfants veufs / ils portent des pulls immenses / des jeans en velours serrés et pelés / c'est un jeu dans leur famille de remonter / les braguettes avec des pinces à tout faire / vous les verrez l'après-midi les parents en filigrane / dans

le soleil toujours le soleil / rôder et fuir les maisons hautes / comme les longs cous des brontosaures fâchés» (p. 30). Beaux, je vous dis, les textes ont parfois cette allure de contes étonnants. Mais toujours mort et vie cohabitent dans chaque poème, lumière et ombre, jour et nuit à la fois, ce qu'elle appelle sans doute «la politesse du chagrin» (p. 43). Cette double vision portée par l'intensité du regard accompagne un désir de totalité, car elle «veut [t] tourner le dos le flan la pensée / éviter de nourrir le mangeur de nuits» (p. 85).



DIANE-ISCHA ROSS

SURVIVRE À L'HEURE

Entre chien et loup, une angoisse étreint le poète qui essaie de se débattre, de prolonger un peu l'éclat de lumière qui en elle sursoit à la crainte. Il lui faut trouver la manière d'étendre encore les laines, de prendre de nouveau dans les mains les oursons et les châles, et ainsi elle «tiendr[a] debout sur la page de force / constamment constamment» (p. 70). Restons encore un peu, question que la vie tienne le coup. Alors, nous verrons peut-être apparaître le nabi, ce prophète qui, chez les Hébreux, aurait eu son mot à dire.



Serge Mongrain, *Abstractions*,

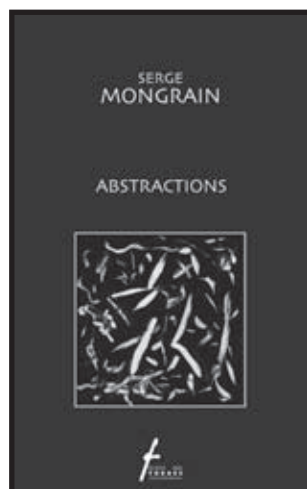
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2009, 66 p., 10 \$.

Serge Mongrain, *Je ne suis pas très intelligent*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2009, 112 p., 18,95 \$.

Une quête identitaire

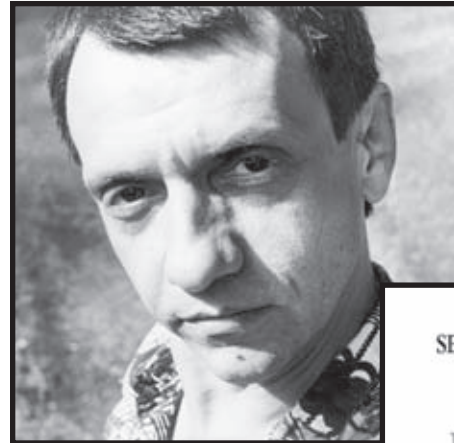
En deux recueils, et à peine quelques mois, Serge Mongrain infiltre l'imaginaire et la réalité, interrogeant du même coup sa capacité à comprendre vraiment ce qui se passe autour de lui et comment il s'inscrit dans cette même réalité.

Dans *Abstractions*, «l'esprit vagabonde / dévide le fragile / et son étonnante / luxuriance» (p. 12). Disponible, le poète ausculte la surprise constante du présent, ouvre l'œil, attentif



aux aspérités inattendues, aux «limites / d'invisibles territoires» (p. 14). Il faut savoir que «l'abstraction / soupçonne à peine / son pouvoir d'illusion» (p. 33) pour bien saisir la position du poète qui se laisse aller à la rêverie, presque romantique en ce qu'elle s'associe facilement à la nature : «Devant / peu à peu / le défilé des phrases // vient le temps de dire / les routes herbeuses / d'orages / de volcans / et de lueurs» (p. 43). On dirait que ces textes sont écrits à voix basse

tellement un sentiment de paix réceptive les soutient. Le recueil prend alors une forte couleur sensible, à fleur de peau au moment où «un tas de sable / beaucoup / de tendresse / ce presque rien / brille / et se pré-lasse» (p. 28). Au pas-



SERGE MONGRAIN

sage, le poète se fait sage et conseille discrètement, essaie d'allumer en nous quelque écoute pérenne : «Des gens / parlent de choses / simples / lentement // il dépend de nous / du discret chemin / de nos mains / pour que cela / surprenne» (p. 50). Beau recueil ouvert, en ces temps de misère, à une forme de beauté à la fois intérieure et extérieure afin qu'une réconciliation soit peut-être possible en nos âmes violentées.

SERGE MONGRAIN

JE NE SUIS
PAS TRÈS
INTELLIGENT



CONNAÎTRE SES LIMITES

Dans *Je ne suis pas très intelligent*, le poète, toujours disponible à l'inattendu du monde, cherche à comprendre sa capacité à en saisir les limites de même que sa propre attitude de vivant : «une fois tombés les statues les idoles / la police le métro / je m'écrase la tête / j'ai la pensée coupée / je niais / quand j'ai résolu / au terme d'une intense réflexion / de niaiser» (p. 9-10). C'est pour le moins radical. Ainsi, l'écart peut se creuser entre la conscience et ce qui devant fait obstacle : «on ne sait pas / ce qui se cache / dans la production / du vrai et du faux / et l'on finit / par être expulsé / mis à l'index et détaché de soi» (p. 17). À la façon des ombres dans la caverne de Platon, les objets, les signes du réel sont flous et les références, difficiles à cerner. L'être, étourdi par tant de renseignements, suppute et tâtonne, le cerveau «égarouillé», la conscience quelque peu pâteuse, quand «la pensée dérive / d'un pôle qui la fixe / vers un point d'ancrage / un pivot d'incertitude / qui tangué / et c'est là / dans ce continent abstrait / que se jouent / la farce et le tragique» (p. 35). Le recueil s'écrit au cœur de cette tension provoquée par la certitude d'une bêtise universelle et la volonté non moins grande d'inscrire quelque chose de soi dans ce magma composite. Une série de personnages plus ou moins déglingués du cerveau défilent, sorte d'ersatz du poète, démultiplié en des clones incongrus qui fraient avec la folie et la raison : «l'aliéné / en ses recoins déserts / suit une trajectoire / déconcertante» (p. 39). Tout le recueil n'est que déchirement, crispation des désirs insolubles : «en fin de compte / dans ce domaine / n'ayant point / horreur du vide / la participation / de sa pensée / est étroitement liée / à peindre / l'hébétude» (p. 98).